

CH. COUTZVILLER.

EMBLÈME DE LA CHAMBRE DE RHÉTORIQUE « LA PIVOINE »

XV

LA RHÉTORIQUE ET LES RHÉTORICIENS. — L'ORIGINE ET L'ORGANISATION
DES CHAMBRES DE RHÉTORIQUE. — LES GRANDES JOURNÉES.



ERTES, le pays que nous venons de parcourir est empreint d'une grave tristesse. Ce champ de bataille de Nieupoort et surtout ces trois villes reléguées, oubliées pour ainsi dire au sommet de la Flandre, florissantes jadis et maintenant presque ruinées, presque désertes, sont bien faites pour plonger l'esprit dans de sombres méditations. Navrante destinée que celle de ces noms célèbres qui, après avoir personnifié la richesse et la force, n'expriment plus que la décadence et l'abandon ! Et cependant il n'est point impossible, dans cette contrée austère, de rencontrer une note joyeuse et vibrante, en désaccord absolu avec cette mystérieuse gravité. Cette note, c'est une enseigne qui nous la donne. Que dis-je, une enseigne ? vingt enseignes ; et dans ces vingt enseignes, un mot aujourd'hui presque vide de sens, et qui cependant, durant cinq siècles, a résumé tous les efforts poétiques de la contrée et tout le mouvement littéraire de l'époque.

Ce mot magique, c'est le mot RHÉTORIQUE. Nous l'avons lu vingt fois, accolé dans les villes et dans les villages à celui d'un endroit public, le plus souvent d'un cabaret. A Furnes aussi bien qu'à Nieu-

port, à Dixmude, tout comme à Cortemarck, partout nous avons remarqué un café, une taverne ou quelque estaminet étalant au-dessus de sa porte les mots sacramentels :

A LA RHÉTORIQUE,

dernier symptôme apparent d'une des plus vieilles et des plus vivantes institutions du pays.

Non pas que la Rhétorique soit morte, et que ses chambres aient tout à fait disparu de la Flandre. Il s'en trouve encore plus d'une dans le pays. A Dixmude, si j'ai bonne mémoire, la « NU MORGEN NIET ¹ » vit toujours et célèbre sa fête à la Sainte-Barbe. En 1866, la gilde « ARM IN DE BORZE EN VAN ZINNEN JONC ² » célébra pendant six jours l'installation de son chef-homme. Certes, voilà une preuve de vitalité. Mais il s'en faut que ces retardataires présentent la moindre analogie comme force, comme richesse et surtout comme influence, avec les chambres de rhétorique du moyen âge et même avec celles de la Renaissance.

Les savants supposent que ces curieuses institutions furent importées de France. Les « cours d'amour » dans notre Midi semblent en avoir été l'origine. L'académie des Jeux floraux à Toulouse ne fut et n'est encore qu'une vaste chambre de rhétorique. Bien mieux, nous trouvons à Valenciennes deux associations de cette nature fonctionnant dès le commencement du XIII^e siècle, et qui sont bien assurément les deux premières, dont on rencontre la trace dans l'histoire littéraire de l'Europe occidentale. On en peut donc conclure hardiment qu'elles passèrent des Flandres françaises dans les Flandres flamingantes, et cette marche toute logique se trouve confirmée par le nom qu'elles portèrent tout d'abord ; car, même en pays de « langue thioise », on les appela dans le principe *Puys verds*, *Puys de la conception*, *Puys d'amour*. Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle, qu'on voit apparaître les

1. « Maintenant et non demain. » Cette association est déjà mentionnée au XV^e siècle.

2. « Pauvre d'argent et jeune d'esprit » ; nous avons parlé de cette chambre à propos de la procession de Furnes. Les fêtes de 1866 sont relatées dans le recueil *la Flandre* (1868).

mots *Rederyker, Redekamer, Redeconst*, qui sont la traduction ou mieux encore l'adaptation du mot « rhétorique » aux usages et aux besoins flamands.



PORTE-BANNIÈRE DES CHAMBRES DE RHÉTORIQUE DANS LE GRAND CORTÈGE DE 1561
(Fac-similé d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Bruxelles.)

Étant donné le caractère du pays, on comprend avec quelle rapidité cette institution se généralisa et se naturalisa dans toute la contrée. Elle répondait en quelque sorte à un besoin. « Les habitants de ce riche coin de terre, nous dit un vieux chroniqueur dont l'exactitude est au-dessus de tout soupçon¹, sont ostensiblement d'une

1. Marc van Vaernewyk.

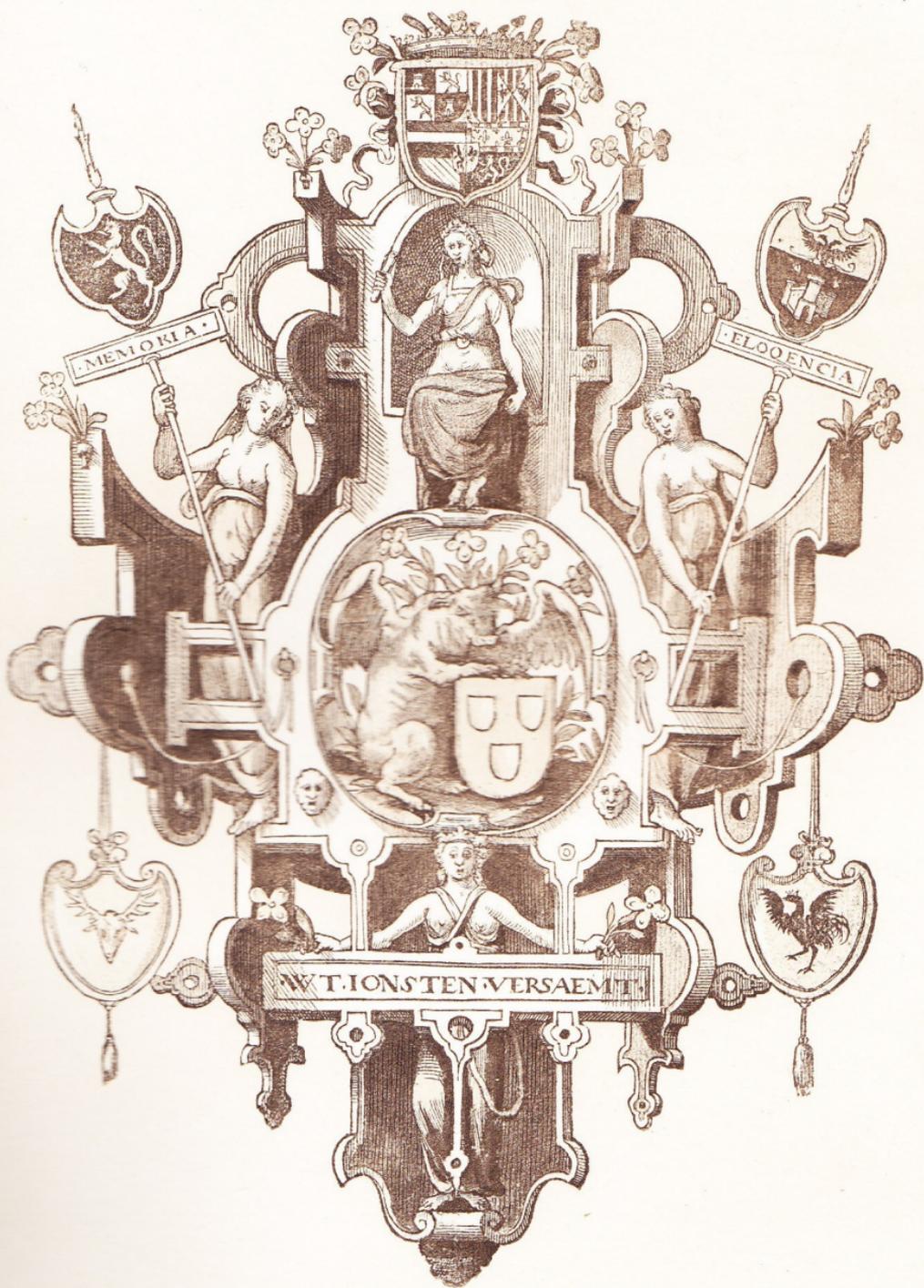
humeur très joviale, et s'occupent avec amour de rhétorique et de musique. » Rien de plus exact, rien de plus vrai. La musique et la poésie sont les deux muses préférées du pays flamand. Dès 1313, nous voyons à Ypres un chef de ménétriers, maître Symon, tenir école de musique pendant toute la foire ¹. Il n'était point alors de riche seigneur qui n'eût un orchestre et des poètes à ses ordres. En 1342, Jacques Linvael, envoyé en ambassade vers Jacques d'Artevelde, emmène avec lui une troupe de « porte-bannière, héraults, ménétriers et gens de hault et bas instrument ».

C'est là un besoin en quelque sorte national. Aussi, dès que la rhétorique apparut, fut-elle saluée partout avec enthousiasme. En 1394, la chambre de Dixmude ayant remporté un prix à Tournai, ce succès excite l'émulation de toute la contrée, à tel point qu'en quelques années des chambres surgissent comme par enchantement dans tous les coins du pays flamingant. C'est la *Sainte Trinité* qui se fonde à Gand, les *Trois Saintes* à Bruges, la *Par charité* à Lokeren, les *Frères de la Croix* à Courtrai, partout les rhétoriciens se multiplient et l'institution rayonne sur tout le *platten land*. D'abord les chambres se placent sous l'égide du clergé. Elles prêtent leur concours aux chapitres pour rehausser l'éclat des processions ou pour égayer les kermesses ². Puis, peu à peu, elles commencent à vivre de leur existence propre, et la séparation se révèle clairement par les nouvelles devises qu'elles adoptent, et qui servent à les désigner.

A partir du xv^e siècle, en effet, ces devises ne sont plus exclusivement empruntées au vocabulaire pieux. Tantôt elles procèdent d'emblèmes choisis par elles, comme la *Violette* d'Anvers, de *Peone* (la Pivoine) de Malines, ou encore d'allusions plus ou moins claires à des conditions de lieu, ou aux événements du temps. Tels sont les *Fonteynisten* de Gand, l'*Alpha et Oméga* d'Ypres. Quelques autres

1. Voir les *Comptes de la ville*.

2. La composition du mot kermesse (*kerk mis*, messe de l'église) indique assez l'origine religieuse de ces saturnales.



BLASON DE LA CHAMBRE DE RÉTHORIQUE

La Violette d'Anvers.

D'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

prennent pour devises des surnoms bizarres, comme les *Roometers* (mangeurs de crème) de Moerbecke et les *Hovelyngen* (courtisans) de Ghistelles, ou encore des désignations étranges dont l'à-propos nous échappe comme les *Bodemlooze mande* (paniers percés) de Gand.



PORTRAIT DE MELCHIOR SCHETS, PRINCE DES RHÉTORICIENS D'ANVERS, 1561
(D'après le manuscrit original de la bibliothèque royale de Bruxelles.)

Émancipées de la tutelle ecclésiastique, les chambres se placèrent sous le patronage et la protection des municipalités en même temps qu'elles se donnèrent une organisation centrale. Elles furent alors divisées hiérarchiquement en trois classes : les chambres maîtresses (*hoofdka-mers*) ; les chambres franches (*vrije*), et les chambres soumises (*on-vrije*). Chaque chambre qui s'ouvrait devait, avant tout, obtenir la

sanction de l'autorité civile et religieuse; et cette dernière, jalouse de ses prérogatives se montrait souvent sévère, taquine et malveillante pour les associations soumises à sa censure. La sanction obtenue, la chambre était *owrij*, c'est-à-dire qu'elle n'avait droit qu'à un léger subside et que même, le plus souvent, on ne lui garantissait que le local. Néanmoins elle devait son concours au Magistrat. En outre, il lui fallait se réunir à jours fixes, à des heures règlementaires et arborer son blason. Ce blason consistait dans un écusson en losange, qui portait l'emblème de la gilde, les armes du souverain, les armoiries de la ville et celles du *prins* ou chef-homme de la corporation.

Pour devenir franchises et jouir des avantages attachés à ce titre, il était indispensable que les chambres fissent examiner leurs statuts par une chambre-maîtresse, et que ces statuts fussent consacrés par une sanction nouvelle. Quant aux chambres-maîtresses dont les plus fameuses furent les *Fonteynisten* de Gand et l'*Alpha et Omega*¹ d'Ypres, elles étaient abondamment pourvues de subsides et de privilèges, et quelques-unes même, comme les « barbistes » d'Alost, virent leurs statuts sanctionnés par un pape. Enfin, en 1493, on établit à Malines une chambre souveraine, qui devait centraliser entre ses mains tout le mouvement des chambres de rhétorique, et régir toutes les confréries dramatiques de « la langue thioise² ». Mais, en 1577, à la suite d'une fête offerte à Guillaume le Taciturne, cette chambre souveraine fut brusquement supprimée.

Nous parlions à l'instant des représentations dramatiques. Celles-ci, qualifiées *intreyen* ou « esbattements scéniques », constituaient avec les concours annuels les « grandes journées » des chambres de rhétorique. Les chambres de plus de trente villes et bourgs prenaient

1. Cette société, qui avait pour devise : *Spiritus flat ubi vult*, était, en outre, arbitre entre les diverses autres sociétés. M. Diegerick, dans les *Annales du comité flamand de France*, donne de curieux détails sur son organisation.

2. *Van der dietschen tonghen*; on comprenait alors sous cette dénomination un peu vague les différents dialectes flamands. Aujourd'hui l'expression est devenue plus vague encore, et, grâce au pangermanisme qui commence à travailler ces contrées, elle comprend la plupart des dialectes germanis.

part à ces luttes, et les réunions étaient présidées par les personnages les plus distingués du moment. Ces solennités avaient lieu tour à tour dans les grandes villes et dans les villes secondaires. En 1551, il y eut à Nieuport un grand concours auquel toutes les chambres de rhétorique prirent part. A Furnes, on avait institué un concours annuel, mais de moindre importance. Ces *intreyen*, après avoir subi l'influence du clergé, et concouru à la propagande de l'Église par la représentation d'épopées dévotes, comme la *Première joie de Marie*, les *Sept douleurs de la Vierge* et le *Jeu du sacrement*, avaient fini par s'émanciper. Elles avaient déserté le domaine religieux pour les discussions philosophiques, politiques, esthétiques même, et elles exerçaient ainsi sur la marche des idées une action essentiellement progressive. C'est ainsi qu'en 1431, une chambre proposait en concours la question suivante : « Pourquoi la paix si ardemment désirée tarde-t-elle tant à venir ? » En 1561, la *Violette* d'Anvers demandait : « Par quel moyen les hommes sont-ils incités le plus efficacement aux arts et aux sciences ? » En 1616 : « Quelle serait la chose la plus nécessaire au peuple et la plus utile au pays ? »

On conçoit sans peine l'intérêt qui s'attachait à des discussions pareilles. La chambre victorieuse dans ce savant et philosophique tournoi recevait un objet d'art en argent ou en vermeil, le « joyau du pays » (*landjuweel*), comme on l'appelait ; et, quand elle retournait dans sa ville, la population tout entière se portait à sa rencontre et s'associait à son triomphe. On la conduisait à l'hôtel de ville ; le vin d'honneur lui était offert, et c'était ensuite des fêtes et des festins pendant huit jours. Les vins de France, le cidre de Normandie et la cervoise coulaient à flots. De là ce mot *rederyker-kannekyker*² qui fut pendant trois siècles comme un dicton dans le pays. Souvent même les villes, pour qu'elles pussent présenter dignement leur bannière, s'associaient par anticipation aux dépenses de voyage de leurs cham-

1. On était alors au plus fort de la guerre entre Charles VII et Philippe le Bon.

2. « Rhétoricien videur de pots ».

bres. Quand la *Guirlande de Marie* se rendit à Anvers pour prendre part au concours ouvert par la *Violette*, elle reçut des magistrats de Bruxelles une somme de deux mille florins pour l'aider à faire bonne figure dans ce splendide tournoi.

On possède le programme et le compte rendu de plus de soixante et dix de ces grands concours, à commencer par celui de Bruges en 1431, et à finir par celui de Malines en 1620. C'est à Anvers qu'eurent lieu les plus somptueuses de ces joutes d'éloquence. En 1496 et en 1561, on y vit arriver sur des chars de triomphe, admirablement décorés, et sur des bateaux pavoisés, couverts de peintures et de dorures, vingt-huit chambres de rhétorique qui venaient prendre part à cette lutte courtoise. Les peintres et les sculpteurs de Saint-Luc avaient prêté leur concours à ces fêtes, qui durèrent un mois. La dépense s'éleva à plus de 100,000 florins, somme énorme pour l'époque, et le luxe déployé fut si grand, que sir Richard Clough crut devoir en parler longuement, dans une lettre qu'il écrivait à sa souveraine ¹.

Hélas ! c'était le chant du cygne de ces brillantes solennités. La politique et la religion allaient y prendre une place trop importante, pour qu'en ces temps troublés le bras séculier ne s'empressât point d'intervenir et de frapper. Déjà Philippe le Bon avait dû sévir contre les chambres principales, et leur avait interdit, sous des peines sévères, de réciter des vers factieux. Au xvi^e siècle, un parti important s'était formé contre elles et appelait à grands cris une sévère répression. On les représentait comme des associations perverses. Au dire de certains contempteurs, « les dictes rhétoriques et comédies excitaient la jeunesse à méchanceté et impudicité », on ajoutait que « l'hérésie s'était glissée dans ces spectacles ² ». Il n'en fallut pas plus pour que le duc d'Albe les traitât en institutions factieuses. La plupart des chambres furent fermées, on pendit quelques rhétoriciens pour l'exem-

1. L'original de cette lettre est conservé au *State paper office*.

2. Vinchant, *Annales du Hainaut*, 1569 (cité par E. Fétis, dans son excellent article de la *Patria Belgica*).

ple, on en incarcéra d'autres, et, afin d'entretenir une sainte terreur, on envoya à l'échafaud le bourgmestre van Stralen, qui avait été le principal promoteur des *Landjuweelen* de 1561.



LE MESSAGER DE SAINT-LUC D'ANVERS, AVEC LES JOYAUX DE LA CORPORATION
(D'après le tableau de Corneille de Vos, musée d'Anvers.)

Répression exagérée et sanguinaire de bien petits méfaits, cet ostracisme dont les chambres de rhétorique furent frappées dépassa le but qu'on s'était proposé. Tous les rhétoriciens, en effet, n'étaient pas partisans des idées nouvelles. A côté des esprits raisonnateurs et chercheurs, qui voyaient en elles un moyen d'émancipation, la vieille foi comptait, elle aussi, ses adeptes fidèles. Catharina Boudewyns, à

Bruxelles, et surtout Anna Byns, à Anvers, la chantèrent avec un lyrisme brûlant. Leurs poésies exaltées eurent un retentissement énorme, alors que les esprits frondeurs des chambres de rhétorique, perdus dans les méandres du maniérisme, ne surent point trouver l'expression énergique, ni la forme saisissante, qui eussent été nécessaires pour rendre dans toute leur force les idées nouvelles, et pour vulgariser les pensées de réforme et d'émancipation.

Mais, par un retour inattendu, nous voilà retombés dans ces considérations tristes et graves auxquelles nous voulions échapper en commençant ce chapitre. Il faut nous y dérober au plus vite ; fuyons ces mélancoliques prairies, traversons les dunes et le champ de bataille de Nieuport ; longeons la plage ; saluons au passage les beaux villages de Middelkerke et de Mariakerke. Après deux heures de promenade, nous serons à Ostende, et là, nous ne craignons plus d'être rejoints par la tristesse ou les chagrines préoccupations.



Landjuveel, JOYAU DONNÉ EN PRIX AUX RHÉTORICINIENS D'ANVERS
(D'après le tableau de Corneille de Vos.)

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.